

XYZ. La revue de la nouvelle

La scatola nera

Sophie-Luce Morin



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, S.-L. (2000). *La scatola nera*. XYZ. La revue de la nouvelle, (64), 21–24.

La scatola nera

Sophie-Luce Morin

Dimanche, huit heures. Tantôt, le réveille-matin indiquait sept heures dix-sept. Cela faisait donc deux mille cinq cent quatre-vingts secondes qu'ils s'étreignaient, à l'étage du dessus. Grincements de lit, craquements de plancher, murmures de tuyauterie ; nocturnes, passions, fugues ; éclats de rire, excès de colère, et silences, parfois : tout se confond, et je me retrouve avec eux, dans leur lit. Les draps sont chauds, les oreillers moelleux. On parle de tout, de rien. On rit. Puis on se met à danser, fiévreux.

La nuit s'est retournée sur le jour. Un troisième œil m'a poussé dans la tête. Je ne peux plus l'ignorer.

Je sors le sac de café du congélateur. Je retire le panier de la cafetière et jette dans la poubelle le filtre encore humide contenant les résidus du matin d'avant. Dans le filtre neuf, j'incorpore, au fur et à mesure que je les compte, six cuillerées à thé rases de café, et remets le panier en place. Je prends le récipient, le rince, et le remplis d'eau fraîche, que je transvide ensuite dans le réservoir. Une fois le récipient remis sur le réchaud, j'appuie sur le bouton : une petite lumière rouge s'allume. J'attends. L'arôme se répand dans tout l'appartement.

Je n'ai pas encore été porter la boîte noire, dernières images de toi. Tout en sirotant ton café, deux yeux dans le journal, l'autre aux aguets, je me répète inlassablement que c'est aujourd'hui que j'irai. Dans leurs laboratoires, ils vont tout analyser, tout décortiquer, et me transmettront les résultats : trois mille six cents secondes à attendre. Mon café terminé à la hâte, j'enfile mes jeans et ton chandail de laine. Je me chausse et empoigne mon manteau de cuir. Je sors.

C'est encore le calme plat dans la rue. Éparses, les feuilles agonisent. L'herbe a commencé à jaunir. Les chrysanthèmes ont gelé. Surtout, ne pas marcher sur les lignes du trottoir.

Il fait froid. J'aurais dû mettre mes gants et me vêtir plus chaudement. Tu me dis : « Viens près de moi, *Occhi blu*, que je te

réchauffe.» Tu passes alors ton bras sur mon épaule, et, tout contre toi, je me blottis. Il me faut accélérer le pas. Oui, marcher plus vite.

Devant l'enseigne *Développement une heure*, j'hésite. Je reviens sur mes pas. «N'aie pas peur, *Occhi blu*: je suis là.» Je retourne alors vers l'enseigne, pousse la porte et me réfugie à l'intérieur du magasin.

Prostrée devant le vendeur, je reste muette. Il faudrait pourtant que je parle. Il faudrait que je lui dise ce que contient cette petite boîte noire; qu'il ne devra pas me transmettre les résultats quand je repasserai; qu'il devra plutôt me prendre sur ses genoux et me bercer. Oui, c'est ça: ensemble, on regardera les photos, une à une. Ensemble, on se rappellera et on rira. Mais je ne dis rien. J'inscris mes nom, prénom, adresse et numéro de téléphone sur l'enveloppe qu'il m'a tendue. Ma main tremblote. Il insère la boîte dans l'enveloppe, déchire le coupon et me le confie. Je cours chez l'épicier.

Une fois rendue, je me saisis d'un panier. «Tu veux du pain russe? et du beurre d'arachide? Tiens, c'est la saison des pamplemousses: deux pour toi, deux pour moi! Du shampooing, du revitalisant... C'est fou! On nous offre cinq boîtes de mouchoirs de papier pour quatre dollars: j'en prends dix boîtes. Pourquoi ris-tu? Du café, des boissons gazeuses, quelques plats surgelés... Ah! J'oubliais la bière! Voilà, nos emplettes sont terminées!»

Encore deux mille quarante secondes. Je refais les allées, lentement, une à une. «Et pourquoi pas un petit souper à la chandelle, *amore mio*? Ça te plairait?» «Je sais pas. Pourquoi pas le cinéma? Il me semble que ça fait déjà trop longtemps qu'on y est allés. Si on assistait à la représentation de quatre heures? Après, on s'arrêterait dans un petit bistrot pour prendre l'apéro, peinarads. On pourrait même poursuivre la soirée au resto...» «Toi, j'ai l'impression que ce dont tu as besoin, c'est de sortir de la maison. Est-ce que je me trompe?» «Non.» «Bon, c'est d'accord pour le cinéma. On improvisera pour la suite. Ça te va comme ça?» «Oui, ça me va.»

À la caisse, la dame me demande si je ne prendrais pas un petit billet de loterie avec ça. Je lui dis que j'ai déjà gagné, mais

que j'ai tout perdu. Elle me demande combien j'avais gagné. Je lui réponds que ça n'a pas d'importance : ce qui compte, c'est ce qui reste. Elle ne me comprend pas très bien. Ça n'a pas d'importance. Je paie.

Devant la vitrine *Développement une heure*, le vendeur, le même que tout à l'heure, est là, derrière le comptoir, occupé à servir une cliente. J'aimerais qu'il me voie, qu'il me sourie, qu'il me fasse signe ; qu'il me prenne par la main et qu'il m'amène avec lui dans l'arrière-boutique ; qu'il me dise qu'il a tout vu et qu'il a compris ; qu'il avait, de toute manière, déjà tout lu dans mes yeux avant même d'ouvrir la boîte noire. Mais il ne voit rien.

J'entre et dépose mes sacs d'épicerie sur la chaise, près de l'entrée. Mon cœur tambourine. L'autre cliente sort. Pantelante, je m'avance vers le comptoir, retire le coupon de ma poche et le remets au vendeur. Il ouvre un tiroir, vérifie les numéros des paquets et me tend le mien. « Ça sera tout ? » « Oui. » « Vingt et un dollars quarante-quatre, s'il vous plaît. » Je paie. Il met mon paquet dans un sac et me le tend. « Merci, et bonne journée. » Je reprends mes sacs d'épicerie, pousse la porte et sors.

J'ai les deux bras chargés. Mes muscles tremblent. Des sueurs froides me prennent tout entière. C'est le sac contenant les photos qui me pèse le plus lourd. Il me faut accélérer le pas. Oui, marcher plus vite : mon sac va s'alléger à mesure que je ferai un nouveau pas devant. Je cours, j'accours mon amour, je vole vers toi. J'ouvrirai la porte de l'appartement, et tu seras là, comme d'habitude, endormi sur le divan, ton bouquin et tes lunettes déposés sur la table. Je sourirai. Sur ta joue offerte, je déposerai un baiser. Je caresserai ta poitrine et y poserai ma tête. Tu t'éveilleras et m'embrasseras. Puis nous ferons l'amour. *Ti amo*.

J'ouvre la porte et dépose mes sacs sur la table de la cuisinette. Mais où est le sac ? celui qui contient mes photos ? Je le cherche. Je le cherche encore : il n'y est pas. Peut-être se trouve-t-il dans l'un des sacs d'épicerie ? Me voilà, vidant le contenu de tous les sacs par terre. Mes photos n'y sont plus.

Tout bascule. J'éventre les pamplemousses. Je poignarde le pot de beurre d'arachide. Je catapulte une à une les boîtes de

mouchoirs de papier : elles vont se fracasser sur les murs, les armoires, les meubles et s'écrasent sur le sol, difformes. J'étrangle le sac de pain : l'enveloppe cède. Oui : piétiner toutes les tranches jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'une galette plate, géante. Une pluie torrentielle de lait, de boisson gazeuse, puis de bière inonde la cuisinette. Il y a maintenant un lac devant moi. Mais il faut qu'il soit plus grand encore. J'entaille les bouteilles de shampooing et de revitalisant : ma mer se teinte de rose et de vert. Les plats congelés ont l'air de petits voiliers échoués dans cet océan récifal et visqueux, qui s'élargit jusque dans la salle à manger. Je ris.

Puis, à pas feutrés, je me dirige vers le salon, pour ne pas te réveiller.